

Extraits de l'Histoire Générale et Anecdote de la Guerre de 1914

Par Jean Bernard, président de la Presse Associée de Paris.

CHAPITRE XV. (Suite.)

Les appétits territoriaux de l'Allemagne. — La Prusse et le droit divin. — Henri Heine et Guillaume II. — Egoïsme féroce allemand. — Guillaume II, son fils et le comte d'Enlbourg. — Scandales et soumissions. — Explications officielles au Reichstag. — L'accent de Guillaume II. — La duplicité de l'Empereur. — Guillaume II intime. — La folie. — Le Prince héritier. — Les sept enfants du Kaiser. — Education à la prussienne. — Un dégoût. — Le prince Oscar et les turcs. — Les six chancelliers de l'Empire. — De Bismarck à Bethmann-Hollweg.

Il y a cent ans de cela, cent ans, une minute historique dans la chronologie des siècles. Les destins des peuples, des rois et des dynasties sont changés; ils en sont bien convaincus dans cette famille des Hohenzollern où chaque prince apprend un métier, comme pour bien manifester que tout fils de roi doit pouvoir gagner sa vie au cas où les destins ne lui seraient pas favorables et où il n'aurait plus que ses deux bras dans une fuite épouvantée pour se dérober à l'épée d'un Guillaume Ier qui était bourrelleur et savait réparer les brides et les selles; Frédéric, l'Empereur de quatre-vingt-dix jours, était menuisier; Guillaume II est serrurier habile.

A cette éducation qui semble empreinte par certains côtés aux principes de Jean-Jacques Rousseau ou à ce bien soi de joindre l'apprentissage du menottage, qui est couronné dans la famille et fait partie du caractère depuis les ancêtres. Un exemple entre cent: en 1866, l'empereur d'Autriche, l'allié d'aujourd'hui, à la veille de Sadowa, désirant savoir si la Prusse avait un traité avec l'Italie, s'adressait à sa tante, la vieille Reine douairière, qui était la belle-sœur de Guillaume Ier, et celui-ci déclarait qu'il n'avait signé aucun traité avec l'Italie. "Je vous en donne ma parole d'honneur," ajoutait-il.

C'est le contraire qui était vrai. Le menottage sous ses diverses formes fait partie des traditions de cette famille qui s'est toujours agrandie au préjudice des petits et des faibles. Le prince de Bismarck, en 1851, résumait cette règle de la royauté prussienne, qu'il servait avec ses théories et ses procédés, et il disait au comte de Boust: "Quand mon ennemi tombe dans mes mains, je considère que mon devoir est de le détruire."

Aussi elle est naturelle, cette exclamation du même Bismarck, vingt ans plus tard, après l'entrevue qu'il eut avec Napoléon III, le soir de Sedan, dans la petite chambre du tisserand de Donchery: "Figurez-vous qu'il croyait à notre générosité." La générosité est un sentiment complètement inconnu dans l'Allemagne officielle. Busch, le biographe de Bismarck, raconte une anecdote qui rend bien le caractère du chancelier, le prototype du dirigeant prussien.

Dans sa jeunesse, Bismarck était allé chasser la bécasse avec un ami; ils devaient traverser un étang difficile, plein de marécages dangereux. L'ami était gros et lourd; il s'embourba et demeura enfoncé jusqu'aux aisselles. Il appela son camarade et dit: "Où est le jeune Bismarck? J'ai répondu, très sérieusement: "Mon cher, tu ne sortiras jamais

de ce trou, je ne vois aucun moyen de t'en tirer, mais, pour t'épargner une mort atroce, je vais t'envoyer dans la tête une décharge de plomb. Ne bouge pas, en une minute ce sera fait.

Déjà il couchait en joue le malheureux qui, pris de terreur, se dégagea et put gagner la rive. Il accabla d'invectives son barbare compagnon qui, froudemment, lui riposta: — Quoi! j'avais bien raison, il faut que chacun s'aide lui-même!

Si ce n'était pas le thuriferaire Moritz Busch qui raconte cette étonnante anecdote, nous ne la croirions pas.

Cette anecdote, où l'égoïsme allemand se retrouve si bien, pourrait servir de symbole. Est-ce que ce n'est pas la situation des alliés en Allemagne? S'il survient de fâcheux accidents au cours de campagnes communes, l'Allemand se croit quitte en menaçant de casser la tête au camarade, en l'achevant de ses propres mains.

L'ambition de Guillaume II n'avait été longtemps que contenue; presque au lendemain de son avènement, Guillaume II disait à sa noblesse de Brandebourg: "Je vois dans le peuple et dans le pays qui m'ont été transmis un gage qui m'est confié par Dieu et que c'est mon devoir d'accroître, comme il est dit dans la Bible... Je pense administrer ce gage de telle manière que je pourrai y ajouter encore pas mal. Ceux qui voudraient me gêner dans ce travail, je les écraserai (!)."

L'ambition est obligé parfois de s'arrêter sur des sujets un peu délicats et d'expliquer les grands faits de l'histoire par des considérations qui manquent de prestige et même de dignité.

Il le faut cependant pour dissiper les obscurités qui enveloppent certains hauts personnages jouant un rôle important dans les drames auxquels nous assistons.

On a répété de divers côtés que l'influence du fils aîné de Guillaume II avait été prépondérante dans la poussée du parti militaire allemand, qui avait peu à peu gagné l'Empereur et l'avait entraîné aux actes de duplicité internationale d'où la guerre actuelle devait sortir.

D'un autre côté, il est de notoriété publique — cela n'a jamais été contesté — que Guillaume II avait élevé le Kronprinz d'une manière très dure, le tenant éloigné de toute influence politique, lui prodiguant les arrêts de rigueur à la moindre incartade.

Un jour, tout change. Le fils mis à l'écart, qu'on éloigne de Berlin, qu'on relegue dans un lointain commandement, relève la tête, il se montre dur à son tour, cruel pourrait-on dire, il parle avec une incroyable superbe à son père qui, oublié de son orgueil et de son titre, obéit, courbe la tête et s'incline.

Comment cela a-t-il pu se produire? Nous ne dirons rien de trop, ne voulant blesser ni la vérité ni les convenances, mais nous dirons ce qu'il est nécessaire de connaître de ces événements contemporains en nous contentant de reproduire les explications allemandes qui furent fournies publiquement à la tribune du Reichstag, par le prince de Bülow, chancelier de l'Empire.

Chacun se souvient du fameux scandale du comte d'Enlbourg, le camarade et le favori de Guillaume II, celui qu'il avait voulu nommer au poste de chancelier et avec lequel, seul à seul, il aimait à faire de la musique pendant de longues heures.

Un jour, le célèbre pamphlétaire allemand, Maximilien Harden, publie des articles d'une troublante précision dans sa revue Zukunft; il cite des noms, des faits et les dénonce "comme une contamination de l'Allemagne, qui devient une nouvelle Sodome."

(1) Ernest Denis, "La Guerre," p. 270.
(A continuer.)

Sur un mot de

M. Charles Benoist

Est-ce que l'esprit de Beaumarchais aurait, le 1er février 1916, traversé de son feu follet le Parlement de la République française? Car c'est un revenant qui y a jeté l'un de ces mots, inouis depuis la première du "Mariage de Figaro," — 27 avril 1784 — qui sont comme des oracles de la divine Liberté et dont Paris est le trépid frémisssant les jours d'orage. Ce mot, tous ceux qui croient encore à la puissance sociale du Verbe se le redisent et le popularisent. — Savez-vous? Grande nouvelle! On a parlé français de France à l'Assemblée nationale!

Est-ce possible? — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. — Ah! vite, contez. — Eh bien! voici: Conscient de la désorganisation administrative qui menace, non seulement le régime de Marianne II, mais la vitalité de la patrie, un père du peuple a, de son banc de député, résumé en un raccourci sarcastique tous les vices et abus du fonctionnarisme, et de son système délétère:

"N'importe qui, étant bon a n'importe quoi, on peut n'importe quand le mettre n'importe où."
Dites si vous n'entendez pas l'important barbare jeter l'un des adages lapidaires de son monologue dans les mares coassantes du pays de Routine? Il y fera son trou, son écume et les cercles.

Je ne connais pas M. Charles Benoist, mais je le lui dis de la part de Thalie, qui m'en charge, s'il a dans ses cartons une comédie écrite d'un pareil style, il est de son devoir de la porter à la Maison de Molière, car on l'y attend depuis le 27 avril 1784, soit depuis cent trente-deux ans.

Or, c'était environ le temps où Chamfort, le plus spirituel de nos hommes d'esprit nationaux, demandait de quoi on rirait en France s'il n'y avait pas de gouvernement. Nous en avons un, et pourtant l'on ne rit guère. Il est vrai qu'il n'y a pas de sa faute, les occasions de joie étant rares, surtout dans le temple des Lois. Aussi la portée du mot de M. Charles Benoist est-elle beaucoup moins directe que générale; il vise et touche à fond toutes les parties du mécanisme d'Etat, tel quel fonctionne depuis que la démocratie en grasse les rouages; il révèle en son dégoût l'emploi que nous faisons du triangle révolutionnaire. Il faudra donc, la paix venue, qu'il élaie de son trait lumineux la marche du réformateur.

Chez nous — pas plus qu'ailleurs, certes, mais autant — la nation moderne se divise en deux classes bien nettes, sinon déterminées: — ceux qui vivent d'eux-mêmes, à l'aventure du sort et du travail, — et ceux qui vivent d'autrui, à l'abri de cette aventure. Il n'est plus à dire que la moitié du peuple français se nourrit sur la peau de l'autre moitié et s'alimente de sa sueur. Point n'est besoin d'être socialiste pour reconnaître ce parasitisme dont le fonctionnaire, idéal des nées, est l'économie type. Le demi-labeur du bureau, mesuré au cadran des heures, sauf de responsabilité, de cette petite magistrature assise et gagée par surcroît d'une rente de vieillesse, réalise le "hoc erat" de la partie dite "éduquée" de notre nation aux vœux modérés. Le diplôme qui couvre le droit au poste, loin d'être un brevet d'activité sélective, n'est que le but même de l'effort et comme un parchemin de noblesse sans patrimonie. L'homme en place se tient pour arrivé, et il l'est, s'il ne souhaite mieux et ne craint pire. Comme disait Morny, il est du manche. Sa vie est faite.

Observez que nos moralistes les plus populaires, le Balzac à Courteline, bien cru, en se séparant la dernière fois qu'ils s'étaient vus à Dieppe — il y avait de cela nombre d'années déjà — que jamais le hasard ne les remètrait face à face.

Mais peut-on compter que la vie ne vous ménage pas des surprises? Ainsi donc, c'était lui, lui, ce beau garsin au sujet duquel on avait tant jase autrefois dans la contrée, alors qu'avant son mariage, elle lui avait donné son premier amour, et dont elle avait conservé un si excellent souvenir?

Il avait fallu, pour qu'elle le revît, que les vicissitudes de l'existence, après l'avoir ballottée durant des années, lamentable épave, de l'hôpital de Rouen sur un bâtiment des Charbonniers réunis, de celui-ci dans nombre de villes du Brésil, puis dans un hospice de Rio, où elle était entrée atteinte de la fièvre, pour en ressortir, cinq mois plus tard, tellement amaigri que la compagnie avait refusé de la rembarquer, il avait fallu, disons-nous, qu'on la ramassât sur la grande route pour la rapporter dans cette habitation où, précisément, lui-même s'était échoué.

En le revoyant, tout le passé s'était à nouveau dressé devant elle, et le désespoir de son enfant, morte si tranquillement en compagnie de Jean Villerois avait à nouveau broyé son cœur... Ah! Geneviève... sa chère petite Geneviève!

En attendant le retour du duo de Salavédra, la misérable Rosette guet-

tait le moment où il lui serait loisible de s'entretenir avec le malade qu'on lui avait dit aller un peu mieux... Les docteurs, à l'unanimité, redoutant les conséquences de l'opération, avaient résolu d'en remettre, sans remise, l'exécution à l'arrivée de madame de Quincy.

Comme cela, du moins, le malheureux aurait la possibilité de faire à la compagnie de sa vie, ses dernières recommandations, et celle-ci la consolation suprême de recevoir ses dernières haïres.

On lui avait accordé la permission de se lever et de passer les après-midi, dans un endroit du parc, ombragé et frais, où, allongé sur une chaise longue, il lui était loisible de prendre des forces pour supporter l'opération imminente.

Une dépêche envoyée récemment de France n'avait pas peu contribué à le rendre plus vaillant.

En s'embarquant, Alice lui avait écri ces mots: "Jacques, ayez foi en moi pour vous soutenir et vous faire triompher de cette redoutable épreuve."

Quelle joie ce lui avait été, quand l'attendait, avec l'autorisation du docteur, lui avait remis ce mot.

Il avait, en pleurant, baisé la bienheureuse dépêche, et dès le lendemain on constatait une diminution notable de la fièvre.

Le surlendemain, il était capable de se rendre à pied jusqu'au parc, appuyé sur le bras d'un serviteur.

Or, un après-midi qu'il était là, su-

l'emploi d'un calculateur et vice versa. Ce sera chez nous le progrès des progrès que les tâches, autant publiques que privées, soient dévolues à leurs méritants responsables, et que n'importe qui, n'importe quand, ne puisse pas être pour n'importe quoi mis n'importe où.

Les Bulgares à Bitolu.

Corfou. — Des renseignements venus d'une source sûre rapportent que, parmi les Séminaristes de Skoplie, un vrai carnage a eu lieu. De plus, non seulement les habitants des anciennes frontières sont tués dans les nouvelles régions, mais aussi presque tous les indigènes.

Ces massacres sont presque tous ordonnés par le général Boyladjeff et par son fils, actuellement préfet de Bitolu.

Des réfugiés de cette localité et des environs déclarent que les autorités bulgares ont ordonné à la population serbe de nouvelles et anciennes frontières de se présenter à la police aux fins d'un recensement. Dès que les Serbes eurent répondu à cet appel, on les dirigea immédiatement sur Sofia, cette mesure visant spécialement les prêtres et les instituteurs serbes.

On assure que pas un de ces Serbes n'est arrivé dans la capitale bulgare, tous furent massacrés en cours de route. Les Bulgares eux-mêmes avouent que ce départ n'était qu'un prétexte pour massacrer les Serbes. Des précédents analogues sont si souvent employés par les Bulgares que lorsqu'un Serbe disparaît subitement on dit "qu'il est parti pour Sofia".

TEMPERATURE

Mercuriel de E. Gaudel, Opticien, Successeur de E. A. Gaudel, 519 rue de Canal, Nouvelle-Orléans, L.-N.

Royal Perfume Company

FABRICANTS
225 RUE ROYALE
Nouvelle-Orléans, Lae.
TOUS GENRES DE
FINES PARFUMERIES FRANÇAISES
Les commandes par la Malle sont promptement remplies. Nous défrayons le coût des colis postaux.
Extrait de Magnolia Douce.
Extrait de Fleurs d'Arceuth.
Extrait Azur.
Extrait de Peau d'Espagne.
Extrait de Fleurs des Indes.
Extrait de Vétiver.
Bouquet d'Orléans.
Chaque extrait, 75c l'once.
J. H. TINDEL, Parfumeur.
Amenagement avec la Douane Co.
35 Mars - 111.
En faisant vos commandes mentionnez l'Abaille, S. V. P.

Comus Buffet
137 St Charles Street
is now serving a
Merchants' Lunch
Every Day.
11 a. m. to 3 p. m.
30c
including either coffee and cream, cold milk or beer.
Music: Violin Virtuoso
En faisant vos commandes mentionnez l'Abaille, S. V. P.

CHEMINS DE FER.

New Orleans Great Northern R.R.
EXCURSIONS
(Trains de Plaisir)
Tous les Dimanches et Mercredis
A LA PAROISSE DE
SAIN T TAMMANY
Le climat le plus salubre des Etats-Unis.
Trains de plaisir à Bogalusa
"LA VILLE MAGIQUE DU SUD."
Wagon-salon pour les excursions de dimanches à Covington. Départ de la gare terminale à 7:30 a. m. Arrivée de retour à 8:30 p. m.
Pour de plus amples détails, informez-vous auprès de l'Agence des billets, ou téléphones MAIN 4866.

Le Train de New York
Quitte la Station Terminale à 7:30 P. M.
DIRECTEMENT
A la 32me rue et la 7me Avenue.
Un lit et de Broadway.
Eclairé à l'Electricité.
Excellent Service de Wagon Restaurant.
"A La Carte"
Bureau des Billets.
211 RUE ST. CHARLES.
Dépôt: Station Terminale, rue du Canal
Phone Main 2639.

Une vraie Villégiature Préparée
PAR LES
GULF COAST LINES
AGENT DES BILLETS
229 rue St-Charles
Informez-vous près de lui avant de partir pour l'ouest, au sujet du nouveau service de Californie et des prix.

CHAMPAGNE LOUIS ROEDERER REIMS
AGENTS
PAUL GELPI & FILS
227 Rue Decatur Nouvelle-Orléans
En faisant vos commandes mentionnez l'Abaille, S. V. P.

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No 57 Commencé le 3 février, 1916.

Les Deux Petites

GRAND ROMAN PARISIEN
Par
HENRI KÉROUL

(Suite.)

— Toi pas comprendre? reprit le nègre apitoyé.
Mamanzelle, pauvre personne. Mais père à elle, brave homme, pas fier et bon cœur.
Li être en Europe en ce moment, mais revenir bientôt...
Toi, attends ici jusque la venue de son Excellence.
Si li pouvoir, quelque chose pour toi, il le fera...
Emue jusqu'aux larmes, la femme prit les mains du nègre et les baisa, ne trouvant pas de meilleure manière de traduire la reconnaissance infinie dont son âme était pleine...
Elle était donc demeurée l'habitue de ce pauvre diable, qui partageait de bon cœur avec elle sa ration quotidienne, cependant bien maigre déjà.
Or, un après-midi que, pour se ren-

dre utile, la pauvre femme transportait des paniers de bois dans l'une des dépendances de l'hacienda, elle s'arrêta un moment dans le patio, pour se reposer contre l'une des colonnes qui soutenaient la véranda entourant l'habitation...
Son attention fut alors attirée vers un appartement dont la fenêtre, grande ouverte, laissait entrer à profusion l'air pur et vivifiant.
Tout contre avait été tiré un lit, sur lequel un homme était étendu.
Cet homme était le sauveur de mademoiselle de Salavédra.

Il était immobile et, sans la respiration qui, en mouvements rythmés soulevait la couverture, on eût pu le croire mort...
En l'apercevant, la misérable créature eut un sursaut, et regarda le cou, attacha sur lui des regards stupéfaits...
— Voyons!... rêvait-elle?
Était-elle le jouet d'un cauchemar?...
Où bien était-ce lui en chair et en os qu'elle voyait?...

— Robert... appela-t-elle... Robert!...
Puis se reprenant, elle ajouta:
— Monsieur de Quincy!... Monsieur de Quincy!...
Les paupères se soulevèrent lour-

dement, découvrant les prunelles atones.
— Robert... insista la femme, en tentant de rapprocher son visage de celui du malade.
Robert!... sous ne me reconnaissez pas?...
Rose... vous ne vous souvenez plus?...
Rose, de Dieppe?... votre ancienne petite amie... vous vous rappelez bien?...
Il sembla qu'une clarté se fut allumée dans les yeux du malade dont le front se plissa d'un haussement de sourcils...
Ses lèvres s'agitèrent dans un balbutiement muet, puis ses paupères retombèrent, et de nouveau son visage se figea dans son immobilité première...
Le bruit d'une porte qu'on ouvrait fit se retirer précipitamment la femme qui halbutait, pleine de stupeur:
— Lui!... c'est lui!...
Le soir, appelée chez l'Intendant, elle confirmait ce qu'elle avait raconté au vieux nègre, son hôte, qui l'étranger blessé se nommait Robert de Quincy.

El sur l'heure, un exprès portait à la ville la plus proche le câblogramme en souffrance depuis quelques jours, faite du nom de la destinataire...
Voilà ce qui explique comment Alice avait pu être avisée de l'appel de son mari.

Quant à Rosette Poulain, depuis ce moment, elle vécut dans une fièvre quotidienne, s'inquiétant avec angoisse de la santé de l'étranger.
Remonte singulière, en vérité, que celle de ces deux êtres qui avaient

tant le moment où il lui serait loisible de s'entretenir avec le malade qu'on lui avait dit aller un peu mieux... Les docteurs, à l'unanimité, redoutant les conséquences de l'opération, avaient résolu d'en remettre, sans remise, l'exécution à l'arrivée de madame de Quincy.

Comme cela, du moins, le malheureux aurait la possibilité de faire à la compagnie de sa vie, ses dernières recommandations, et celle-ci la consolation suprême de recevoir ses dernières haïres.

On lui avait accordé la permission de se lever et de passer les après-midi, dans un endroit du parc, ombragé et frais, où, allongé sur une chaise longue, il lui était loisible de prendre des forces pour supporter l'opération imminente.

Une dépêche envoyée récemment de France n'avait pas peu contribué à le rendre plus vaillant.

En s'embarquant, Alice lui avait écri ces mots: "Jacques, ayez foi en moi pour vous soutenir et vous faire triompher de cette redoutable épreuve."

Quelle joie ce lui avait été, quand l'attendait, avec l'autorisation du docteur, lui avait remis ce mot.

Il avait, en pleurant, baisé la bienheureuse dépêche, et dès le lendemain on constatait une diminution notable de la fièvre.

Le surlendemain, il était capable de se rendre à pied jusqu'au parc, appuyé sur le bras d'un serviteur.

Or, un après-midi que l'habitue de ce pauvre diable, qui partageait de bon cœur avec elle sa ration quotidienne, cependant bien maigre déjà.

Or, un après-midi que, pour se rendre utile, la pauvre femme transportait des paniers de bois dans l'une des dépendances de l'hacienda, elle s'arrêta un moment dans le patio, pour se reposer contre l'une des colonnes qui soutenaient la véranda entourant l'habitation...
Son attention fut alors attirée vers un appartement dont la fenêtre, grande ouverte, laissait entrer à profusion l'air pur et vivifiant.
Tout contre avait été tiré un lit, sur lequel un homme était étendu.
Cet homme était le sauveur de mademoiselle de Salavédra.

Il était immobile et, sans la respiration qui, en mouvements rythmés soulevait la couverture, on eût pu le croire mort...
En l'apercevant, la misérable créature eut un sursaut, et regarda le cou, attacha sur lui des regards stupéfaits...
— Voyons!... rêvait-elle?
Était-elle le jouet d'un cauchemar?...
Où bien était-ce lui en chair et en os qu'elle voyait?...

— Robert... appela-t-elle... Robert!...
Puis se reprenant, elle ajouta:
— Monsieur de Quincy!... Monsieur de Quincy!...
Les paupères se soulevèrent lourdement, découvrant les prunelles atones.
— Robert... insista la femme, en tentant de rapprocher son visage de celui du malade.
Robert!... sous ne me reconnaissez pas?...
Rose... vous ne vous souvenez plus?...
Rose, de Dieppe?... votre ancienne petite amie... vous vous rappelez bien?...
Il sembla qu'une clarté se fut allumée dans les yeux du malade dont le front se plissa d'un haussement de sourcils...
Ses lèvres s'agitèrent dans un balbutiement muet, puis ses paupères retombèrent, et de nouveau son visage se figea dans son immobilité première...
Le bruit d'une porte qu'on ouvrait fit se retirer précipitamment la femme qui halbutait, pleine de stupeur:
— Lui!... c'est lui!...
Le soir, appelée chez l'Intendant, elle confirmait ce qu'elle avait raconté au vieux nègre, son hôte, qui l'étranger blessé se nommait Robert de Quincy.